

père ne t'en veut pas ; ce n'est qu'une plaisanterie...

Mais tout à coup la voix lui manqua ; elle ne put faire entendre qu'un cri déchirant et elle tomba évanouie dans les bras de sa sœur qui s'avavançait pour voir par elle-même de quoi il s'agissait.

C'était en effet Hyacinthe Denis qui était là étendu dans les framboisiers ; il était facile de le reconnaître à son costume, quoique son visage fût tourné contre terre ; mais sa tête nue était souillée de sable et de sang, et à la temps droite on voyait une large blessure qui avait dû causer une mort instantanée. En effet le cadavre était froid et tout sentiment semblait l'avoir abandonné depuis plusieurs heures.

A cet horrible aspect, tous les assistants poussèrent des cris affreux. Il était évident que Denis avait été victime d'un conflit à l'endroit même où on venait de le retrouver ; la terre était ensanglantée à l'entour, et près de lui était encore une grosse pierre, qui avait été sans doute l'instrument de mort. Mais quel était l'auteur de ce meurtre, commis au milieu de la nuit ? quel avait été le défenseur mystérieux de la propriété de Guingret ? Le jardinier soupçonnait son maître, le maître accusait le jardinier, et tous les deux échangeaient des interrogations et des menaces, sans écouter la pauvre Agathe qui, agenouillée près de sa sœur évanouie, suppliait vainement de l'aider à transporter Honorine loin de ce lieu d'horreur.

Au milieu de ce désordre parut le notaire Rufin, cet ami de Guingret qui devait déjeuner au jardin le matin même ; il s'arrêta épouvanté à la vue du cadavre.

—Qui a fait cela ? s'écria-t-il en laissant tomber sa canne et son chapeau ; mon Dieu, qui a tué ce pauvre Denis ?

Il fallut cette exclamation pour que ceux qui étaient là s'aperçussent de sa présence. Agathe courut vers lui et lui dit tout éperdu :

—Ah ? de grâce, monsieur, venez à mon aide ; mon père et Poitevin ne sont pas en état de me comprendre.... Ma sœur va sans doute reprendre ses sens, et si elle se trouve encore face à face avec le cadavre de son mari....

—Ah ! c'est vous, Rufin, dit Guingret dont les traits, pourpres d'ordinaire avaient pris une teinte livide, c'est Dieu qui vous envoie en ce terrible moment.... Oh ? de grâce, conseillez-nous. Que faut-il-faire ? Qu'allons-nous devenir ? Ma tête se perd....

—Mais au nom du ciel ? que s'est-il passé ? Comment est arrivé ce malheur ?

Guingret, Poitevin, Agathe elle-même prirent la parole tous à la fois. Le vieillard eut d'abord peine à les comprendre ; cependant, à

force de questions et de réponses souvent interrompues, il fut bientôt au fait de ce qu'on savait sur ce sinistre événement.

—Mais l'auteur, l'auteur du meurtre répéta le vieillard ; quel est-il ? où est-il ? comment est-il entré ici ?

—C'est là ce que tout le monde ignore, répondit Guingret avec désespoir ; à moins, continua-t-il en se tournant du côté du jardinier, que ce ne soit ce misérable, qui s'obstine à nier....

—Ce n'est pas moi, s'écria Poitevin énergiquement ; vous savez bien vous-même que j'étais bu la nuit dernière et que je n'étais pas de force à me battre avec qui que ce soit. D'ailleurs, je suis pacifique, moi ; c'est connu de tout le quartier ! au lieu que vous, vous êtes emporté comme un loup enragé.... D'ailleurs, vous êtes descendu la nuit dans le jardin, vous l'avez dit devant vos filles et devant moi.... et si dans un moment de colère vous avez tué votre gendre, avec qui vous vous disputiez continuellement, ce n'est pas une raison, voyez-vous, pour que vous en accusiez un pauvre diable tel que moi....

En écoutant cette accusation dont les preuves semblaient du moins spécieuses, Guingret frissonna ; il venait de comprendre quelles charges accablantes allaient s'élever contre lui, et il resta un moment pensif et muet. Le vieux Rufin fixa sur lui un regard ténébreux.

—Guingret, reprit-il d'une voix grave, je ne suis pas votre juge mais il importe de savoir ce que vous avez à répondre aux accusations de cet homme. Dites-moi la vérité ; vous êtes vif emporté ; j'ai eu hier encore un exemple de vos discussions éternelles avec votre gendre bien que vous ayez voulu montrer quelque modération, et ne serait-il pas possible que cette nuit, irrité de trouver chez vous Denis, occupé à dégrader votre propriété, vous lui ayez porté un coup malheureux.... Vous êtes libre de ne pas répondre, Guingret, mais songez qu'une voix plus impérieuse que la mienne va vous adresser la même question.

—Mais qui donc, demanda Agathe avec terreur.

—La justice, mademoiselle, soupira le vieillard ; la justice dont la présence ici est inévitable.

—Que faire ? que faire ? mon Dieu ! dit la jeune fille en se tordant le mains.

Guingret, après être resté un moment absorbé dans de sombres réflexions se rapprocha de Rufin et lui dit en lui serrant la main :

—Je vois que je suis tombé dans un abîme ; mais vous me connaissez, vous, mon vieil ami. Je suis irascible, il est vrai, et j'avoue que si la